

## Les cloches de Compostelle

**A**BOU-AMER-MOHAMMED Almanzor, régent du califat de Cordoue, l'un des plus grands capitaines qu'ait produits l'Espagne musulmane, venait en cette année 997 de semer la dévastation et la mort dans le nord-ouest de la péninsule et d'entrer en vainqueur à Santiago de Compostelle.

La ville de Saint-Jacques, dite de Compostelle, *Campus stellae*, à cause de l'étoile miraculeuse qui, selon la légende, fit découvrir le cercueil du Saint, était déserte et silencieuse lorsque Almanzor y pénétra à la tête de ses troupes. Tous les habitants s'étaient enfuis, pris de panique à l'approche des armées sarrasines. Seul, un moine, au capuchon baissé fut trouvé agenouillé sur le tombeau de l'apôtre.

Almanzor aimait le courage.

— Quel est ton nom ? demanda-t-il au moine.

Celui-ci se leva pour répondre au vainqueur.

— Je suis, dit-il le fils de ton vieil ennemi, le chef chrétien Pontevedra, qui t'a tenu tête dans tant de combats et qui fut tué de ta propre main, il y a quelques jours à peine, aux portes de Santiago.

— Ton père était brave, prononça Almanzor. Il n'eût pas fui à mon approche comme les lâches qui ont abandonné leur cité. Tu es digne d'être son fils. Je te laisse la vie sauve. Cette ville, je la détruirai ; la basilique, je la raserai. Cependant, je respecterai la tombe de saint Jacques. Je l'entourerai d'une garde imposante, afin qu'elle demeure à jamais inviolée. Et c'est toi, Pontevedra, que j'établirai le chef de cette garde d'honneur.

La nuit vint, éclairée par les lueurs fulgurantes des incendies, emplie par les cris des vainqueurs acharnés à la dévastation et au pillage.

Des soldats maures s'étaient répandus dans les campagnes, recherchant les fuyards. À la rouge clarté des églises et des maisons en flammes, on voyait rentrer, dans Santiago, de longues files de prisonniers chrétiens, étroitement enchaînés. En attendant le bon plaisir du calife, leurs gardiens les parquaient sous les cloîtres des monastères encore debout, puis ils couraient rejoindre leurs compagnons pour prendre part au sac de la ville.

Un prisonnier, jeune et beau, essayait vainement de briser ses liens, lorsque près de lui un moine de haute taille sortit de l'ombre des arcades et dit d'une voix basse et dure, frémissante d'indignation :

— José de Pontevedra, qu'as-tu fait de la bravoure de ta race ?... Toi aussi, comme les

autres, tu t'es enfui à l'approche des Maures, toi, le fils d'un héros !...

Le moine avait rejeté en arrière son capuchon. Le jeune prisonnier reconnut le visage d'ascète de son frère aîné, Cristobal, celui-là qui, ayant renoncé dès sa prime jeunesse aux honneurs et aux richesses de sa maison, était entré dans le plus ancien monastère de la ville, où il jouissait d'une réputation d'extraordinaire sainteté.

— Ayez pitié, Cristobal, mon frère ! supplia le prisonnier. J'ai lutté jusqu'au bout, mais la victoire du Maure était certaine. Pourquoi prolonger vainement le combat ? Que pouvais-je faire ?...

— Mourir ! répondit froidement Cristobal.

— Pardonnez-moi, reprit le charmant José. La vie est si douce !... Ma mort eût été inutile. J'ai voulu vivre... Vivre pour épouser Rosalia, ma fiancée bien-aimée.

— Notre sang jusqu'ici ne s'était souillé d'aucune bassesse et d'aucune couardise, gronda le moine. Un Pontevedra ne déserte pas devant l'ennemi. Est-ce que j'ai quitté Santiago, moi ?... Tu n'es qu'un lâche, un lâche, un lâche... !

Le front haut, l'œil irrité, le jeune homme se cabra sous l'injure cinglante :

— Vous n'avez pas quitté Santiago, s'écria-t-il, vous vous en faites gloire, et méprisez tous ceux qui ont fui. Mais vous, Cristobal, qui avez renoncé au monde, vous qui ne cherchez ici-bas que la voie de la perfection, ne voyez-vous donc pas qu'aux yeux de Dieu votre action héroïque apparaît toute souillée et gâtée par l'orgueil ?...

Le moine tressaillit. Un frisson d'effroi courut le long de son corps amaigri par les jeûnes et les veilles. Quelques instants, il garda le silence ; puis il s'abattit aux pieds du prisonnier, et le visage ruisselant de larmes, il se frappa la poitrine, disant :

— Mon frère José, merci de m'avoir désillé les yeux en me montrant mon néant, ma misère... L'orgueil, l'orgueil du nom, l'orgueil indomptable des Pontevedra, arriverai-je à le maîtriser en moi, à l'arracher de mon cœur ? José, nous sommes de même taille, un peu de même visage. Je vais dénouer tes liens que tu renoueras autour de mes mains et de mes pieds. Échangeons nos vêtements. C'est moi le prisonnier, c'est toi l'homme libre !...

— Jamais ! murmura le jeune homme auquel Cristobal donnait le baiser de paix... Vous prisonnier, vous considéré par les Arabes comme un fuyard, comme un lâche, vous condamné peut-être par ces barbares aux pires tortures ? Je n'accepte pas votre sacrifice !

— Accorde-moi donc cette faveur, reprit gravement le moine. Dans le mépris des vainqueurs, sous les fers du captif, Dieu m'accordera enfin, je l'espère, la grâce de me dépouiller du vieil homme, de tuer en moi l'orgueil maudit...